

XYZ. La revue de la nouvelle



Autobiographie

Jean Grignon

Numéro 101, printemps 2010

Anthologie : les meilleures d'XYZ depuis un quart de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grignon, J. (2010). Autobiographie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (101), 37–38.

Autobiographie

Jean Grignon

PETER étudiait son manuscrit, il le travaillait en profondeur. Chaque chapitre l'amenait à requestionner l'intrigue, chaque paragraphe à préciser davantage le décor, chaque phrase à réaffirmer son style. Combien de fois avait-il relu ce texte ? Il ne s'en souvenait plus. Harry, son personnage principal, le troublait. Trop d'ailleurs. Peter en perdait souvent la maîtrise et, dans ce cas, il écrivait mal.

Il lui fallait changer son approche. Il devait oublier son manuscrit pour un temps et se concentrer sur la fiche signalétique de Harry. Il l'avait fait grand, mince, à la démarche athlétique, ce qui le différençiait extérieurement de lui-même. Sur la fiche, il relut les goûts de Harry pour la nature, ses choix de voitures, de costumes, de souliers. Il laissa aller son imagination pour cerner Harry dans d'autres lieux, pour décider de ses petites habitudes, pour imaginer ses réflexions profondes, pour souffler ses paroles cueillies sur le vif.

Que pensait Harry de la guerre ? Quelle compassion témoignait-il aux estomacs tordus par la faim ? Pourquoi se rendait-il au restaurant chinois chaque mercredi ? Pourquoi avait-il laissé tomber le cercle d'écriture ? Pourquoi ne faisait-il jamais ses appels interurbains de chez lui, toujours d'une cabine téléphonique, différente chaque fois ? Pourquoi n'écrivait-il pas de graffiti dans les toilettes publiques ? Pourquoi les chiens jappaient-ils après lui ? Pourquoi le barman lui servait-il des doubles ryes avant même qu'il ne les commandât ? Pourquoi ? Comment pensait Harry ? Comment dormait-il ? Quel avait été son dernier cauchemar ? Il lui fallait répondre à toutes ces questions. Il lui fallait concevoir son personnage, le fixer un instant dans son esprit, puis le jeter sur le papier, s'en éloigner, s'en séparer définitivement.

Peter révisait ainsi la fiche de Harry, décidant du moindre réflexe de son personnage. Il nota même une observation sur 37

les empreintes digitales de Harry, coupant son pouce gauche d'une légère cicatrice.

Il reprit la lecture de son manuscrit, se demandant s'il était logique, raisonnable, possible que Harry s'habillât chez Bovet, qu'il conduisît une Mazda Cronos, qu'il commandât un steak frites chez Saint-Hubert.

Chaque fois Peter se piégeait. Sa propre morale empêchait Harry d'agir à sa guise. Son goût personnel pour Mozart interdisait Brubeck à Harry. L'atmosphère devenait tendue. Harry avait une ascendance insupportable. Trois cents pages d'un texte cruellement autobiographique mal maquillé par un vêtement, par un geste, par un goût bizarre. Le texte pesait lourd. Toute une vie étalée, effrontément exhibée ligne après ligne. Peter lança le manuscrit sur sa table de travail; le document en percuta le coin et tomba au-delà dans un bruit de papier froissé.

Il avait besoin d'une bouffée d'air frais. Il se dirigea vers la porte d'entrée. Passant devant le miroir, il se sentit observé. Dans la glace, Harry lui faisait face. Avec une légère pointe de gêne, Harry l'interpella :

« Tu me laisses tomber ? »

Peter regarda vers le panier à papier, le manuscrit en émergeait. Le manteau sur le bras, il esquissa un sourire.

« C'est déjà fait », dit-il avec cynisme.

Parue dans le numéro 38, été 1994.

Publiée ensuite dans

Douces délinquances,

Montréal, Guérin éditeur,

coll. « Habeas corpus », 2002.